



**L’’illustre et vaste corporation à laquelle j’ai l’honneur  
d’appartenir”. Rapports de genre et masculinités dans la  
première partie du Rouge et le Noir**

Maxime Triquenaux

**► To cite this version:**

Maxime Triquenaux. L’’illustre et vaste corporation à laquelle j’ai l’honneur d’appartenir”. Rapports de genre et masculinités dans la première partie du Rouge et le Noir. L’Année Stendhalienne, 2016, 15. halshs-01378008

**HAL Id: halshs-01378008**

**<https://shs.hal.science/halshs-01378008>**

Submitted on 8 Oct 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'« illustre et vaste corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir ». Rapports de genre et masculinités dans la première partie du *Rouge et le Noir*

Ce feu qui couve en elle, à peine en sent-on du dehors la chaleur, mais il suffira d'un souffle pour qu'elle s'embrace tout entière<sup>1</sup>.

SIMONE DE BEAUVOIR

Depuis le milieu du <sup>xx</sup>e siècle, lire Stendhal en chaussant les lunettes du féminisme consiste à se concentrer sur ses héroïnes<sup>2</sup>. Lorsque Simone de Beauvoir s'intéresse à l'auteur, dans un chapitre célèbre du *Deuxième sexe*<sup>3</sup>, elle le présente comme l'exception heureuse d'un écrivain qui déjouerait le mythe idéal, normatif et réifiant, de la « Femme » (au singulier et avec majuscule). Les héroïnes (au pluriel cette fois-ci) de Stendhal, à la différence des figures figées de Breton ou de Claudel, seraient des « femmes de chair et d'os<sup>4</sup> », qui se donneraient à lire dans toute leur richesse et leur complexité. Ainsi, dans *Le Rouge et le Noir*, Mme de Rênal, à travers les contradictions de son éducation, de ses préjugés, de son ignorance et de son amour, serait l'une des plus fascinantes héroïnes de Stendhal<sup>5</sup>. Cette problématique intéresse aujourd'hui encore une bonne partie des critiques féministes de l'œuvre de Stendhal<sup>6</sup>.

Une analyse qui serait fondée non plus seulement sur le traitement des seuls personnages féminins, mais sur la mise en scène des relations de genre à un niveau plus global, n'a, semble-t-il, pas encore été produite. Le premier article sur Stendhal utilisant le terme de « genre » n'a été publié qu'en 1994 par Christopher W. Thomson, avant d'être traduit en français en 2009<sup>7</sup>. Mais le concept n'y est pas clairement défini, et son utilisation s'articule à des réflexions sur les représentations politiques et familiales, nourries de théories psychanalytiques. En fin de compte, l'article de C. W. Thomson parle plus d'imaginaires du macabre et de pensée religieuse que véritablement de rapports de genre. Celui-ci est pourtant, selon l'expression de l'historienne américaine Joan W. Scott, une « catégorie utile d'analyse<sup>8</sup> », non seulement en sciences sociales mais aussi pour comprendre le sens de représentations proposées par les auteur·e·s d'œuvres littéraires d'hier et d'aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* [1949], t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1986, p. 380.

<sup>2</sup> Pour leur lecture et leurs conseils, je tiens à remercier ici chaleureusement Xavier Bourdenet, Olivier Ferret, Lucy Michel, Vanina Mozziconacci, Michèle Rosellini, Jean-Marie Roulin et Cécile Thomé.

<sup>3</sup> *Ibid.*, Troisième partie « Mythes », chap. II, section V « Stendhal ou le romanesque du vrai ».

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>6</sup> C'est ainsi le constat de Lucy Garnier dans l'Avant-propos des actes du colloque « Stendhal et la femme » d'octobre 2006 à la Maison française d'Oxford, publiés dans *L'Année stendhalienne*, n°8, 2009. Citons aussi le livre de Maria C. Scott, récemment traduit en français, *Stendhal, la liberté et les héroïnes mal aimées*, Paris, Classiques Garnier, 2015 (édition originale : *Stendhal's Lessed-Loved Heroines. Fiction, Freedom, and the Female*, Londres, Legenda, 2013).

<sup>7</sup> Christopher W. Thomson, « Conflict, Gender and Transcendence in *Le Rouge et le Noir* », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 22, n°1, 1993-1994, p. 77-89. Traduction française de Lucy Garnier et Cécile Maynard, « Conflit, genre et transcendance dans *Le Rouge et le Noir* », *L'Année stendhalienne*, n°8, 2009, p. 213-230.

<sup>8</sup> Joan W. Scott, « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique » [1986], in *De l'utilité du genre*, trad. Claude Servan-Schreiber, Paris, Fayard, coll. « à venir », 2012.

Encore faut-il pour cela partir d'une définition aussi rigoureuse que possible, afin que l'outil soit véritablement heuristique.

Le genre se définit comme « un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin)<sup>9</sup> ». Il comprend ainsi quatre dimensions. D'abord le refus de l'essentialisme, en particulier de l'idée d'une essence du « féminin », déjà dénoncée par Beauvoir. Ensuite, une « approche relationnelle des sexes, car les caractéristiques associées à chaque sexe sont socialement construites dans une relation d'opposition ». Il implique aussi une manière d'interpréter « les relations sociales entre les sexes comme un rapport de pouvoir » sous le mode d'une hiérarchisation (le pôle masculin étant le dominant, le pôle féminin le dominé). Enfin, une approche « intersectionnelle » consistant à penser les rapports de genre dans leur articulation avec d'autres rapports de pouvoir<sup>10</sup>. Cette conception du genre, en particulier dans sa dimension hiérarchique et relationnelle, nous intéressera particulièrement ici.

Dans cet article, plutôt que de se concentrer sur des *figures* précises et isolées, nous adopterons une approche relationnelle des personnages, en nous concentrant donc sur la construction de leurs rapports et de leurs relations. Les interactions amoureuses et sociales entre le couple des Rênal et le jeune Julien Sorel, dans la première partie du *Rouge et le Noir*, offrent précisément un corpus pertinent pour une telle enquête – et peut-être un terrain propice pour l'écrivain cherchant à expérimenter ce type de rapports sur ses personnages, tout à son ambition d'analyser, aussi finement que possible, les phénomènes sociaux par le biais de la littérature<sup>11</sup>. Une telle approche des œuvres de Stendhal, nourrie par les apports conceptuels des études de genre, commence à émerger depuis quelques années. En 2013, Jean-Marie Roulin proposait ainsi d'étudier « la dimension genrée des personnages<sup>12</sup> » et en particulier la construction des personnages masculins dans son articulation avec la représentation du politique, mettant à profit l'appareil conceptuel produit par tout un champ des *masculinities studies* pour montrer l'analyse du genre comme système chez Stendhal. Mais l'originalité de la construction romanesque des rapports et interactions de genre entre les personnages chez Stendhal reste, semble-t-il, encore à explorer. Sans épuiser les manières dont la catégorie de genre peut contribuer à une compréhension du roman – et notamment dans la deuxième partie du roman, où la relation entre Julien Sorel et Mathilde de la Môle pourrait tout autant bénéficier d'une telle approche –, on conjecturera que le mode de relation entre les personnages de Mme de Rênal et de Julien, dans ce moment clé de l'« éducation sentimentale », peut s'analyser comme un moment de cristallisation des rapports de genre. Cette cristallisation aboutit à des prises de conscience différentes en fonction du sexe des personnages<sup>13</sup> : amorce d'« éducation féministe » pour le personnage féminin, et tentation angoissée (et finalement méprisée) du refuge patriarcal chez le personnage masculin. Cette

---

<sup>9</sup> Cette définition est empruntée au premier manuel d'études de genre publié en français par Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard (dir.), *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 7.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 5-6.

<sup>11</sup> Suivant en cela les analyses proposées par Jacques Dubois, *Stendhal. Une sociologie romanesque*, Paris, La Découverte, coll. « textes à l'appui/laboratoire des sciences sociales », 2007.

<sup>12</sup> Jean-Marie Roulin, « Masculin et pouvoir dans *Le Rouge et le Noir* », in Xavier Bourdenet (dir.), *Lectures de Stendhal. Le Rouge et le Noir*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 105.

<sup>13</sup> Par souci de précision et conformément toujours à l'*Introduction aux Gender Studies*, op. cit., p. 7, on parlera de genre pour désigner « un rapport social et un diviseur », et on utilisera le terme de « sexe » pour « qualifier les positions qu'il constitue (être une femme, être un homme) ».

réaction différenciée à une expérience pourtant parallèle, sinon commune – celle de la naissance du sentiment amoureux – est d'autant plus finement analysée par l'écriture romanesque qu'elle s'articule à une attention constante quant à la question du point de vue et de sa mise en scène, ce qui peut apparaître comme l'élément le plus important de la pratique de Stendhal en tant qu'analyste des rapports de genre.

### **Mme de Rênal, femme résignée**

Dès les premières lignes qui décrivent le personnage, la construction de Mme de Rênal s'opère sous l'emprise du genre :

C'était une femme grande, bien faite, qui avait été la beauté du pays, comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche ; aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité, serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté<sup>14</sup>.

Ce qui domine, en effet, dans la description de Mme de Rênal, c'est l'importance d'une instance extérieure qui transforme la beauté du personnage féminin en un jugement public. Cette beauté est d'abord provinciale et proverbiale, inscrite dans un système de réputation : Mme de Rênal est « la beauté du pays, comme on dit dans ces montagnes ». Mais cette beauté est également sanctionnée par un regard parisien, c'est-à-dire une instance supérieure de jugement dans l'imaginaire stendhalien du goût, apte à statuer, en particulier, sur les qualités physiques plus concrètes, hors de toute naïveté provinciale. Littéralement, le personnage de Mme de Rênal nous est donc donné à lire comme une beauté locale ayant un potentiel sexuel certain au niveau national.

Mme de Rênal, en tant que femme, n'existe que par le regard des hommes : ceux-ci posent sur son apparence et sa beauté des jugements esthétiques fonctionnant comme autant de verdicts sociaux. Symétriquement, elle n'existe en tant que personnage qu'à travers les yeux d'un narrateur extradiégétique explicitement masculin<sup>15</sup>, s'attachant à rendre compte d'un point de vue d'homme. La manière dont l'écriture romanesque saisit Mme de Rênal peut ainsi s'analyser à travers ce que les théories critiques féministes ont appelé « *male gaze*<sup>16</sup> », ce phénomène de domination quasi exclusive du regard masculin imposant son mode de cadrage et de perception des corps des femmes. L'arrivée du personnage sur la scène romanesque semble donc coïncider avec la mise en place d'un schéma narratif patriarcal qui pétrifie l'image des femmes sous le regard des hommes. Avec cette prise de parole du narrateur, on constate que c'est un homme qui parle, et qu'il considère la femme avant tout comme un moyen au service du plaisir masculin.

Toutefois, cette mise en avant explicite de la dimension socialement construite des jugements sur la féminité par l'écriture romanesque peut aussi faire place, par la latitude laissée à la lectrice ou au lecteur de juger sur pièce, à une réflexion critique sur la situation des femmes. De fait, suivant la formule du philosophe cartésien et défenseur de l'égalité des sexes du XVII<sup>e</sup> siècle François Poullain de La Barre, « tout ce qui a été écrit par les hommes sur les

---

<sup>14</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. I, éd. Yves Ansel et Philippe Berthier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 360-361.

<sup>15</sup> Le sexe du narrateur est rendu lisible par l'accord grammatical de certaines de ses interventions. Par exemple : « Quoiqu'il soit ultra et moi libéral, je l'en loue », *Ibid.*, p. 355.

<sup>16</sup> Cette notion, issue des études cinématographiques et décrivant la plupart des films comme productions d'un regard hétérosexuel masculin sur les femmes, provient d'un article désormais classique de Laura Mulvey, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screen*, vol. 16 (3), 1975, p. 6-18, repris dans Leo Braudy et Marshall Cohen (dir.), *Film Theory and Criticism : Introductory Readings*, New York, Oxford University Press, 1999.

femmes doit être suspect car ils sont à la fois juge et partie<sup>17</sup> ». La situation de domination est donnée – et sa problématisation est esquissée –, par la mise en récit romanesque et ses outils (construction des personnages, cadrage et jeu des points de vue, etc.) ; au lecteur et à la lectrice d'en tirer les conséquences.

Ainsi, après le premier moment de description de Mme de Rênal, tout en ne condamnant pas explicitement le système de réputation féminine, la narration esquisse la répartition axiologique des personnages en plaçant Mme de Rênal du côté des personnages positifs, tandis que son ancien soupirant, M. Valenod, est repoussé du côté de la vulgarité et de la grossièreté, si condamnable dans le système de valeurs stendhalien. Cette représentation d'une masculinité conquérante et dominatrice semble donc rapidement attaquée et dévalorisée :

Si elle eût appris ce genre de succès, Mme de Rênal en eût été bien honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affectation, n'avaient jamais approché de ce cœur. M. Valenod, le riche directeur du dépôt, passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succès ; ce qui avait jeté un éclat singulier sur sa vertu ; car ce M. Valenod, grand jeune homme, taillé en force, avec un visage coloré et de gros favoris noirs, était un de ces êtres grossiers, effrontés et bruyants, qu'en province on appelle de beaux hommes<sup>18</sup>.

Outre sa beauté et son attractivité sexuelle, Mme de Rênal est principalement définie par sa naïveté. « C'était une âme naïve<sup>19</sup> » nous dit le narrateur, « une de ces femmes de province, que l'on peut très bien prendre pour des sottises pendant les quinze premiers jours qu'on les voit<sup>20</sup> ». Cette caractéristique, apparemment conforme à une répartition genrée des traits de caractère, n'est cependant pas naturalisée chez Stendhal, qui donne pour origine à cette infériorisation l'éducation (ou l'absence d'éducation) des femmes. C'est ce que Beauvoir observe en notant que « cette condition indigne Stendhal et [qu']il y voit la source de tous les défauts qu'on reproche aux femmes. Elles ne sont ni anges, ni démons, ni sphinx : des êtres humains que des mœurs imbéciles ont réduits à un demi-esclavage<sup>21</sup> ». C'est précisément ce que le narrateur souligne dans l'éducation de Mme de Rênal (dont le mérite est d'avoir su, malgré tout, la mettre à distance) :

On l'eût remarquée pour le naturel et la vivacité d'esprit, si elle eût reçu la moindre éducation. Mais en sa qualité d'héritière, elle avait été élevée chez des religieuses adoratrices passionnées du *Sacré-Cœur de Jésus*, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis des jésuites. Mme de Rênal s'était trouvée assez de sens pour oublier bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent ; mais elle ne mit rien à la place, et finit par ne rien savoir<sup>22</sup>.

Là où son ignorance est la plus criante, et joue le rôle le plus important dans son infériorisation, c'est à propos des relations entre hommes et femmes. Mme de Rênal, sans point de comparaison réel ou fictionnel (Mme Bovary, quant à elle, aura au moins ses *keepsakes* et ses romans d'amour), ne peut que se contenter de sa situation, et de l'homme qui lui a été donné pour époux :

---

<sup>17</sup> Phrase placée en épigraphe du *Deuxième sexe* par Simone de Beauvoir.

<sup>18</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 360-361.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>21</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, op. cit., p. 378.

<sup>22</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 381.

C'était une âme naïve, qui jamais ne s'était élevée même jusqu'à juger son mari, et à s'avouer qu'il l'ennuyait. Elle supposait sans le dire qu'entre mari et femme il n'y avait pas de plus douces relations. Elle aimait surtout M. de Rênal quand il lui parlait de ses projets sur leurs enfants, dont il destinait l'un à l'épée, le second à la magistrature, et le troisième à l'Église. En somme elle trouvait M. de Rênal beaucoup moins ennuyeux que tous les hommes de sa connaissance<sup>23</sup>.

Sans les armes données par une éducation ou des lectures, sans contre-modèles masculins positifs, la médiocrité de sa condition lui est imperceptible. Pourtant, le narrateur place une potentialité de prise de conscience critique dans le sentiment maternel de Mme de Rênal. C'est seulement lorsque sont concernés ses enfants qu'elle peut ressentir une distance vis-à-vis de son époux, et des hommes en général :

Sans qu'elle daignât le dire à personne, un accès de fièvre d'un de ses fils la mettait presque dans le même état, que si l'enfant eût été mort. Un éclat de rire grossier, un haussement d'épaule, accompagné de quelque maxime triviale sur la folie des femmes, avaient constamment accueilli les confidences de ce genre de chagrins, que le besoin d'épanchement l'avait portée à faire à son mari, dans les premières années de son mariage. Ces sortes de plaisanteries quand surtout elles portaient sur les maladies de ses enfants, retournaient le poignard dans le cœur de Mme de Rênal<sup>24</sup>.

Ce point faible de la maternité sera par ailleurs l'une des manières pour Julien, aidé en cela par son statut de précepteur des enfants, d'intéresser Mme de Rênal. Mais au début du roman, ce sentiment douloureux ne débouche sur aucune conséquence véritable. La possibilité même d'un partage d'expérience, d'une « solidarité féminine », est évacuée, puisque Mme de Rênal est « trop fière pour parler de ce genre de chagrins, même à son amie Mme Derville<sup>25</sup> ». La conscience de la violence des rapports entre hommes et femmes n'aboutit qu'à la résignation, qui passe notamment par la naturalisation des identités de genre, et en particulier de cette forme de masculinité toute entière actualisée et résumée dans les hommes bourgeois qu'elle fréquente : « son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron ». Ainsi :

La grossièreté, et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix ; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait, lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau de feutre<sup>26</sup>.

Le personnage de Mme de Rênal est donc au début du roman celui d'une femme enfermée dans son rôle d'épouse dans la société patriarcale et traditionnelle de la France de 1830, résignée à son sort par le seul manque de comparaison. La situation de domination vécue n'est perçue que comme une forme d'insatisfaction, qu'il faut d'autant plus vite faire taire qu'elle est un *fatum* de la vie des femmes, nécessairement soumises à la brutalité « naturelle » des hommes. Elle n'est pourtant « pas encore accoutumée à ces gens à argent au milieu desquels il fallait vivre<sup>27</sup> », et il suffira d'un hasard, de la rencontre d'un contre-modèle de masculinité, pour que la prise de conscience soit plus explicite. La voie est donc grande ouverte pour Julien, qui sera précisément cette figure masculine positive, apte à gagner le

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>25</sup> *Id.*

<sup>26</sup> *Id.*

<sup>27</sup> *Id.*

cœur de Mme de Rênal. La voici donc prête pour que sa découverte de l'amour concorde avec celle d'un autre type de rapport hommes-femmes.

### **La masculinité problématique de Julien Sorel**

L'entrée de Julien Sorel comme précepteur des enfants marque une rupture cruciale chez Mme de Rênal quant à sa perception des rapports sociaux de genre et de la masculinité. C'est en particulier la possibilité de modèles multiples de masculinités induite par l'arrivée de cet élément perturbateur dans l'univers social de Mme de Rênal qui joue le rôle de révélateur.

On doit à la sociologue australienne Raewyn Connell la formalisation du concept de « masculinités ». Celui-ci se comprend moins comme une identité plus ou moins fixe et essentielle que comme un « lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture<sup>28</sup> ». La masculinité comprend ainsi une dimension relationnelle forte, et ne s'entend que dans son rapport avec la construction de la féminité. L'intérêt majeur du concept réside en outre dans son emploi au pluriel : en n'adoptant pas de la masculinité une vision figée<sup>29</sup>, on peut saisir les effets de hiérarchisations genrées qui se jouent à l'intérieur même du monde des hommes.

À cet égard, le type de masculinité dont Julien Sorel semble rendre compte apparaît douteux et ne s'inscrit pas parmi les modèles qui dominent l'environnement domestique et social de Mme de Rênal, qui correspondent plutôt à des masculinités dominantes. Son apparence physique, et en particulier sa beauté androgyne et la « forme presque féminine de ses traits<sup>30</sup> », semble d'ailleurs le signe le plus éclatant de cette masculinité douteuse. Ainsi, lors de leur première rencontre, Mme de Rênal en va jusqu'à douter du sexe de Julien :

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée<sup>31</sup>.

C'est l'identité même de Julien en tant qu'homme – ou plutôt son identification – qui semble *a priori* douteuse.

Dans sa construction conceptuelle, R. Connell distingue différents types de masculinités positionnées différemment sur une échelle hiérarchisée. La forme dominante, qualifiée, par emprunt à Antonio Gramsci, d'« hégémonique », se définit comme « la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat ». Elle est, autrement dit, « ce qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes<sup>32</sup> ». Les autres masculinités se définissent par rapport à ce modèle dominant : la masculinité « complice » (« lorsque les individus légitiment la masculinité hégémonique, sans

---

<sup>28</sup> Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, édition établie par Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 65. Cette traduction reprend partiellement l'ouvrage fondateur de l'auteure, *Masculinities* [1995], Cambridge (Royaume-Uni), Polity Press, 2011.

<sup>29</sup> C'est peut-être l'avantage heuristique le plus important que l'on a à parler de masculinités plutôt que de « virilité ». Voir Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire de la virilité*, 3 vol., Paris, Seuil, 2011, et le compte rendu critique d'Anne-Marie Sohn, *Revue française de sociologie*, 2012/4, vol. 53, p. 746-751. Pour un usage du concept de masculinités dans le cadre de l'étude de la littérature des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et autour de la Révolution française, voir Daniel Maira et Jean-Marie Roulin (dir.), *Masculinités en révolution de Rousseau à Balzac*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2013.

<sup>30</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 374.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 372.

<sup>32</sup> Raewyn Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 74.

nécessairement en tirer bénéfice »), la masculinité « subordonnée » (« à l'instar de celle des homosexuels, culturellement exclus de la masculinité hégémonique en tant que figure repoussoir de l'hétérosexualité ») ou encore la masculinité « marginalisée » (« placée sous l'emprise ou la dépendance de la masculinité hégémonique<sup>33</sup> »). Ainsi, il semble que Julien s'inscrive dans une masculinité marginalisée.

### **La comparaison des masculinités**

Ce qui est particulièrement intéressant dans l'analyse des rapports de genre que conduit le roman, c'est que cette masculinité marginalisée de Julien va opérer différemment chez les deux futurs amants.

Même si le statut de précepteur reste inférieurisé et renvoie à une masculinité plutôt marginalisée, pour Mme de Rênal, qui n'a d'autre référence que la masculinité hégémonique, l'irruption d'un homme dans sa sphère privée et maternelle est un danger potentiel. Elle craint un maître violent et brutal envers ses enfants :

L'extrême timidité de Mme de Rênal, était déconcertée par l'idée de cet étranger, qui, d'après ses fonctions allait se trouver constamment entre elle et ses enfants. [...] Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils<sup>34</sup>.

La vision de Julien, son apparence douce et ses larmes, surprend et rassure donc Mme de Rênal, qui laisse éclater sa joie :

Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille, elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants<sup>35</sup> !

Le précepteur entré dans sa maison, c'est tout le système de référence de Mme de Rênal quant à ce que peut signifier d'être un homme (et donc une femme) qui se trouble. Enfin elle va pouvoir *comparer*. Et c'est ainsi que l'on peut observer la concordance entre l'apprentissage du sentiment amoureux envers Julien et une prise de conscience grandissante de la domination masculine exercée par son mari et les autres représentants de la masculinité hégémonique.

Ainsi en est-il lorsqu'à sa proposition de faire à Julien « un cadeau de linge » son mari s'offusque de la dépense : « Quelle duperie ! répondit-il. Quoi ! faire des cadeaux à un homme dont nous sommes parfaitement contents, et qui nous sert bien ? ce serait dans le cas où il se négligerait qu'il faudrait stimuler son zèle<sup>36</sup>. » La réaction de l'épouse fait place à un sentiment nouveau ; pour la première fois, la brutalité de M. de Rênal devient perceptible : « Mme de Rênal fut humiliée de cette manière de voir ; elle ne l'eût pas remarquée avant l'arrivée de Julien<sup>37</sup>. » Plus tard, lorsqu'elle avoue à M. de Rênal que Julien a refusé une somme d'argent qu'elle voulait lui offrir et que le maire réagit à nouveau avec brutalité, sa répulsion est encore plus grande : « Il va humilier Julien, et par ma faute ! Elle eut horreur de son mari, et se cacha la figure avec les mains. Elle se promit bien de ne jamais faire de

---

<sup>33</sup> Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, « Introduction », in *Ibid.*, p. 11.

<sup>34</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 372.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>37</sup> *Id.*



confidences<sup>38</sup> ». Le rapprochement entre Julien et Mme de Rênal correspond donc à un éloignement vis-à-vis du mari, et corollairement à une prise de distance vis-à-vis du modèle de masculinité hégémonique dont il est le représentant.

De fait, la narration semble s'ingénier à jouer sur cette représentation clivée de la masculinité par Mme de Rênal. Julien, en comparaison, est paré de toutes les vertus. À une nouvelle réflexion sexiste (« Voilà comme sont toutes les femmes, lui répondit M. de Rênal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose à raccommorder à ces machines-là<sup>39</sup> ! »), elle ne peut que réagir par la comparaison :

Quoique accoutumée à ce genre d'esprit, ce ton de voix choqua Mme de Rênal. Pour se distraire, elle regarda la physionomie de Julien ; il eût été l'homme le plus laid, que dans cet instant il lui eût plu<sup>40</sup>.

L'amour de Mme de Rênal pour Julien s'articule ainsi à une prise de conscience explicite sur sa condition et sur la possibilité d'une autre vie. L'expérience amoureuse est donc un processus de dénaturalisation de son « destin » de femme mariée et bourgeoise dans une société patriarcale. « J'aurais pu épouser un tel homme ! », peut-elle ainsi penser, « quelle âme de feu ! quelle vie ravissante avec lui<sup>41</sup> ». Faire l'expérience de modèles de masculinités qui ne soient pas hégémoniques est donc essentiel pour Mme de Rênal. Son apprentissage de l'amour auprès de Julien est aussi une prise de conscience de son oppression, et c'est ce qui peut expliquer la métamorphose de la très convenable et docile épouse en manœuvrière redoutable dans l'art de l'adultère. Bien sûr, le processus ne s'opère pas sans résistance. Le scrupule religieux et le remords la saisissent sans cesse, et ce jusqu'à la lettre de dénonciation au marquis de La Môle qui scellera le destin de Julien. Il semble cependant que la brutalité du mari lors de l'épisode des lettres anonymes ait eu raison de son sentiment de culpabilité :

Le sentiment du danger fut vivement réveillé chez Mme de Rênal, à son retour chez elle ; elle fut choquée du désordre où elle trouva sa chambre. Les serrures de tous ses jolis petits coffres avaient été brisées ; plusieurs feuilles du parquet étaient soulevées. Il eût été sans pitié pour moi ! se dit-elle. [...] La vue de cette violence éloigna rapidement les derniers reproches qu'elle se faisait pour sa trop rapide victoire<sup>42</sup>.

### La tentation hégémonique

Comme le note Jacques Dubois, il existe pour Stendhal, « latente en toute relation érotique, une structure de pouvoir qui tient à la fois à des rapports de classe et de sexe<sup>43</sup> ». L'écriture romanesque singulière de Stendhal, et notamment sa fameuse « restriction de champ<sup>44</sup> », joue un rôle clé dans la mise en scène de cette dissonance genrée des expériences.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 392. Quelques pages plus loin, la même métaphore mécanique est réutilisée par M. de Rênal : « Voilà ce que c'est que les femmes, [...] il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées », *Ibid.*, p. 413. La comparaison de la femme et de la machine est notamment un *topos* du libertinage mondain du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mme de Merteuil, évoquant les femmes qui « cèdent » trop vite, les traite de « machines à plaisir » (Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, édition Catriona Seth, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, lettre CVI, p. 291). Notons cependant que l'intertexte mécaniste et matérialiste du libertinage n'est plus vraiment actualisé chez M. de Rênal. On retrouvera par ailleurs une métaphore semblable, mais attaquant cette fois-ci un homme (« cet automate de mari ») dans la bouche de Julien (p. 451).

<sup>40</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 392.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 469-470.

<sup>43</sup> Jacques Dubois, *Stendhal. Une sociologie romanesque*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>44</sup> Analyse introduite par Georges Blin, *Stendhal et les problèmes du roman*, Paris, José Corti, 1954.

En se focalisant tour à tour sur chacun des deux points de vue et en mettant donc en scène les différences de perception et de compréhension de la situation, le roman semble révéler précisément les différences que produit le genre, non seulement dans les situations vécues mais dans la manière de les vivre. On retrouve ainsi, dans ce mode de narration choisi par un roman de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le concept d'épistémologie du point de vue développé par tout un courant de théorie féministe qui considère que « les conditions de vie sont aussi des *conditions de vue*<sup>45</sup> » et qui appelle à une prise en compte de la variété des points de vue. La finesse de la « sociologie romanesque » de Stendhal ne réside donc pas seulement dans la précision de son réalisme<sup>46</sup>, mais aussi dans les choix formels et narratifs qu'il fait : ce n'est pas seulement que son regard sur la société soit jugé juste et « réaliste », c'est aussi sa manière de problématiser narrativement la question même du regard qui fait de lui un romancier sensible à la question du genre<sup>47</sup>.

De fait, si du côté de Mme de Rênal l'éducation sentimentale semble se conjuguer avec une prise de conscience de la domination masculine, ses effets apparaissent bien différents du côté de son amant. Au contraire, le développement de l'intrigue amoureuse correspond chez Julien à un renforcement des stéréotypes de genre, induit par une angoisse quant à la question de sa propre masculinité. Ainsi la scène de rencontre, heureuse et rassurante pour Mme de Rênal, est-elle apparemment vécue de manière beaucoup plus problématique par Julien. Il ne sait que répondre lorsqu'elle lui donne du *monsieur*. L'élévation sociale et la reconnaissance de la masculinité, que l'appellatif superpose, n'est pas encore acquise pour le personnage : « Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant<sup>48</sup> ». La répétition du mot, sanctionnant une première étape franchie dans sa trajectoire de « transclasse<sup>49</sup> », le surprend tout autant : « S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue était au-dessus de toutes les prévisions de Julien<sup>50</sup> ».

L'audace dont il fait preuve en baisant la main de Mme de Rênal peut par ailleurs s'analyser comme une réaction à son angoisse. Son cri de guerre lors de sa visite de l'église de Verrières, juste avant d'aller chez le maire (« *aux armes*<sup>51</sup> ! »), son admiration pour Napoléon et ses rêves de gloire militaire inscrivent l'ambition de Julien dans un paradigme martial où les femmes sont *a priori* des objets à conquérir. Son attitude envers Mme de Rênal est donc dès le début dictée par des impératifs de courage et bravoure, de monstration de sa potentielle masculinité hégémonique :

Il eut sur-le-champ l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée ; un instant après, il se dit : Il y aurait de la lâcheté à moi ne pas exécuter une

---

<sup>45</sup> Maria Puig de la Bellacasa, *Politiques féministes et construction des savoirs*. « Penser nous devons », Paris, L'Harmattan, 2013, p. 237.

<sup>46</sup> Voir sur ce point les analyses de Jacques Dubois, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Points, coll. « Essais », 2000, et Stendhal, *Une sociologie romanesque*, *op. cit.*

<sup>47</sup> Même si l'analyse ne concerne pas directement le genre, voir aussi Yves Ansel, *Stendhal littéral*. Le Rouge et le Noir, Paris, Éditions Kimé, 2001, p. 64-79, qui examine l'articulation entre la condition sociale et la question du point de vue dans le roman, à partir de la notion sartrienne de « l'être-pour-autrui ».

<sup>48</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 373.

<sup>49</sup> Julien Sorel est un exemple type de la littérature sur le phénomène des « transclasses », c'est-à-dire des individus qui quittent une classe sociale dominée pour une classe sociale plus dominante, analysé par Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Presses Universitaires de France, 2014.

<sup>50</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 373.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 371.

action qui peut m'être utile, et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier à peine arraché à la scie<sup>52</sup>.

« Sur-le-champ », « hardie », lâcheté », « exécuter une action », le langage est celui de l'exercice martial, utilisé pour verbaliser une stratégie rationnelle, ou rationalisée, tant il semble important pour le jeune homme de croire et de faire croire à sa propre maîtrise. L'essentiel est de montrer sa bravoure, de suivre le modèle du soldat, dans une perspective où la séduction n'est rien d'autre que la poursuite de la guerre par d'autres moyens. Cette manière dont la narration entremêle scène d'amour et topique guerrière est donc aussi un puissant mode d'analyse de la construction de la masculinité hégémonique. Il faut également insister sur l'articulation nécessaire ici entre la classe et le genre comme modes d'analyse. L'infériorisation sociale dont souffre Julien vis-à-vis de Mme de Rênal semble être compensée par l'excès de performance masculine dont il fait preuve : le « coup de force » consistant à baiser la main de Mme de Rênal est aussi une manière de sexualiser cette dernière, et de reprendre l'initiative en replaçant leur relation sur un domaine où Julien aura l'avantage, celui du rapport de genre.

La relation entre Julien et Mme de Rênal n'a donc rien d'une idylle réciproque. Il n'est pas question d'amour pour le jeune homme, tant la question essentielle demeure celle de son affirmation en tant qu'homme. Mme de Rênal reste donc associée dans l'esprit du Julien à ce moment d'humiliation de la rencontre : « Julien trouvait Mme de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté ; c'était le premier écueil qui avait failli arrêter sa fortune. Il lui parlait le moins possible, afin de faire oublier le transport qui, le premier jour, l'avait porté à lui baiser la main<sup>53</sup> ». La position problématique de Julien quant à sa masculinité est une donnée essentielle de son rapport à Mme de Rênal avant que l'adultère ne soit véritablement consommé par la relation sexuelle.

Les femmes sont pour lui à la fois un objet de conquête, et donc de preuve de virilité, et une forme de public à même de sanctionner cette virilité. L'humiliation est d'autant plus forte lorsqu'elle se fait en leur présence : « songez à l'infamie des paroles que vous m'avez adressées et devant des femmes encore<sup>54</sup> ! » reproche Julien à M. de Rênal. La nécessité de la séduction en tant que démonstration de masculinité relève donc de la performance, du rôle à jouer<sup>55</sup> que Julien va tenter d'apprendre, sans que la réussite ne soit d'ailleurs probante : « Julien s'obstinant à jouer le rôle d'un Don Juan, lui qui de la vie n'avait eu de maîtresse, il fut sot à mourir toute la journée<sup>56</sup> » note ainsi le narrateur. Julien ne cesse de faire attention à sa conduite. Il semble se demander sans cesse, « comme le soldat qui revient de la parade, [...] “N'ai-je manqué à rien de ce que je me dois à moi-même ? Ai-je bien joué mon rôle ?” / Et quel rôle ? celui d'un homme accoutumé à être brillant avec les femmes<sup>57</sup> ». La séduction est assurément un travail ; elle nécessite un effort, une attention constante, bien loin d'une vision plus légère de l'amour : « Tel est, hélas, le malheur d'une excessive civilisation ! À vingt ans, l'âme d'un jeune homme, s'il a quelque éducation, est à mille lieues du laisser-aller,

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 404.

<sup>55</sup> La dimension performative du genre est au demeurant un phénomène qui a été particulièrement souligné par les études de genre. Voir notamment Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [1990], Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2006.

<sup>56</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 423-424.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 427.

sans lequel l'amour n'est souvent que le plus ennuyeux des devoirs<sup>58</sup> ». Le narrateur insiste sur ce point, notamment en soulignant la manière dont Julien se comporte après sa première nuit d'amour avec Mme de Rênal :

Mais, dans les moments les plus doux, victime d'un orgueil bizarre, il prétendit encore jouer le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier des femmes : il fit des efforts d'attention incroyables pour gâter ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'être attentif aux transports qu'il faisait naître, et aux remords qui en relevaient la vivacité, l'idée du *devoir* ne cessa jamais d'être présente à ses yeux. Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel, s'il s'écartait du modèle idéal qu'il se proposait de suivre. En un mot, ce qui faisait de Julien un être supérieur fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur qui se plaçait sous ses pas. C'est une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes, et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge<sup>59</sup>.

Cette dernière mention est en fait une reprise de l'épigraphe du chapitre 14 de la première partie, attribuée à Polidori (secrétaire et médecin de Byron) : « *Une jeune fille de seize ans avait un teint de rose, et elle mettait du rouge*<sup>60</sup> ». Son sens *a priori* mystérieux<sup>61</sup> s'éclaire peut-être si l'on prend précisément en compte le rôle que peut jouer le genre dans cet énoncé. Que la métaphore soit si ironique en métamorphosant Julien en « fille qui met du rouge » indique bien que cette question du genre et de la quête de la masculinité est au cœur de la surenchère dans le jeu d'acteur auquel se livre le personnage. Julien, en définitive, ne cesse de « jouer à l'homme ».

Plus encore, sa quête d'une masculinité hégémonique peut parfois le rendre non moins brutal que M. de Rênal et ses semblables dans son rapport aux femmes. Il en est ainsi lorsqu'à Vergy Julien ne parvient pas à trouver de réplique à un propos de Mme de Rênal :

Julien resta profondément humilié du malheur de n'avoir su que répondre à Mme de Rênal.

Un homme comme moi se doit de réparer cet échec, et saisissant le moment où l'on passait d'une pièce à l'autre, il crut de son devoir de donner un baiser à Mme de Rênal.

Rien de moins amené, rien de moins agréable et pour lui et pour elle, rien de plus imprudent. Ils furent sur le point d'être aperçus. Mme de Rênal le crut fou. Elle fut effrayée et surtout choquée. Cette sottise lui rappela M. Valenod.

Que m'arriverait-il, se dit-elle, si j'étais seule avec lui ? Toute sa vertu revint, parce que l'amour s'éclipsait.<sup>62</sup>

Le risque que prend Mme de Rênal est en effet immense, puisque la société dans laquelle elle vit est d'une immense violence envers les femmes qui ne se plient pas aux règles du mariage hétérosexuel. Comme le rappelle le narrateur, « c'est à coups de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup> », et cette mort métaphorique et sociale risque d'être beaucoup plus concrète :

[...] en province, les maris sont maîtres de l'opinion. Un mari qui se plaint se couvre de ridicule [...] ; mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe à

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 426-427.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 421.

<sup>61</sup> Selon l'aveu même de Yves Ansel dans la note critique qu'il fait figurer dans son édition du texte (*Ibid.*, p. 1025).

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 469.

l'état d'ouvrière à quinze sols par journée ; et encore les bonnes âmes se font-elles un scrupule de l'employer<sup>64</sup>.

La narration non seulement fait l'observation de l'inégalité socio-économique entre hommes et femmes, mais la met en scène à travers les personnages et l'analyse de leurs rapports. Elle vient revitaliser, en la reproblématisant à partir de la situation contemporaine de la France de 1830, la vieille image de l'« odalisque du sérail<sup>65</sup> » empruntée au Montesquieu des *Lettres persanes* (1721) et à l'imaginaire oriental issu des Lumières.

Enfin, c'est la tentation de la misogynie affleurant souvent chez Julien qui montre une fois encore le rapport compliqué du personnage à sa propre masculinité. Le discours contre les femmes n'est en effet pas absent chez Julien. À plusieurs moments, la féminité – essentialisée – devient synonyme de tromperie et de mensonge. C'est notamment le cas lorsqu'il observe la maestria avec laquelle Mme de Rênal a réussi à berner son mari au sujet de la lettre anonyme : « Perversité de femme ! pensa Julien. Quel plaisir, quel instinct les porte à nous tromper<sup>66</sup> ! » La tentation du discours misogyne affleure surtout dans les moments où sa situation semble plus critique, lorsque sa propre masculinité semble remise en cause par les femmes. Lorsqu'il perçoit de la froideur chez Mme de Rênal, l'anxiété quant à sa condition d'amant se transforme en réflexion contre les femmes, et emblématiquement, c'est par la chanson presque proverbiale, c'est-à-dire par le langage du cliché, que le discours misogyne éclot. :

Va-t-elle me donner un successeur ? pensa Julien. Avant-hier encore, si intime avec moi ! [...] Dans son chagrin, il se répétait ces jolis vers de François I<sup>er</sup>, qui lui semblaient nouveaux, parce qu'il n'y avait pas un mois que Mme de Rênal les lui avait appris. Alors, par combien de serments, par combien de caresses chacun de ces vers n'était-il pas démenti !

*Souvent femme varie,  
Bien fol qui s'y fie.*<sup>67</sup>

Cette voie de la misogynie n'est pourtant pas totalement suivie, et juste après avoir pointé la « perversité de femme de Mme de Rênal », il retrouve une forme de réflexivité qui lui fait analyser son attitude envers sa maîtresse :

À peine arrivé à Verrières, Julien se reprocha son injustice envers Mme de Rênal. Je l'aurais méprisée comme une femmelette, si, par faiblesse, elle avait manqué sa scène avec M. de Rênal ! Elle s'en tire comme un diplomate, et je sympathise avec le vaincu qui est mon ennemi. Il y a dans mon fait petitesse bourgeoise ; ma vanité est choquée, parce que M. de Rênal est un homme ! illustre et vaste corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir ; je ne suis qu'un sot.<sup>68</sup>

L'analyse est maladroite et presque contradictoire. Julien ironise sur son faux sentiment de solidarité masculine avec M. de Rênal tout en louant l'attitude « virile » de Mme de Rênal qui n'a pas agi comme une « femmelette ». Le personnage semble comprendre le fonctionnement de la masculinité hégémonique comme production et reconduction de l'oppression des femmes, tout en ne remettant pas en cause ses propres catégories genrées, en considérant le courage et la bravoure comme une vertu masculine, la lâcheté et la faiblesse

---

<sup>64</sup> *Id.*

<sup>65</sup> *Id.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 470.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 483.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 471.

comme des vices féminins<sup>69</sup>. Encore une fois, Stendhal propose, par la narration et la mise en scène des différentes situations en fonction du genre, une analyse complexe de ce que peuvent signifier les rapports sociaux de genre.

### Conclusion

« Stendhal fut-il féministe<sup>70</sup> ? » demandait Julia Kristeva – en s’opposant d’ailleurs à Beauvoir sur ce point. Il s’agirait plutôt de mettre cette question de côté et de s’interroger sur les potentialités critiques offertes par la lecture des romans de Stendhal. Peu importe en effet de savoir si Stendhal (ou plutôt Henri Beyle), en tant qu’homme privé, était, oui ou non, un authentique féministe. À la vérité, étant donné la force du préjugé patriarcal de la société française du XIX<sup>e</sup> siècle, rien n’est moins sûr, et il ne faut pas s’attendre à trouver dans *Le Rouge et le Noir* ou dans ses autres romans un essai déconstruisant les rapports de genre à la manière des chercheur·e·s en études de genre du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce que nous offre cependant la lecture du roman de Stendhal, c’est une forme d’expérience, à travers la narration romanesque, du rôle des rapports de genre. En introduisant un héros à la masculinité problématique dans la vie d’une aristocrate de province, Stendhal place la question du genre, des rapports entre femmes et hommes et de ce que signifie « être un homme » au cœur de son roman. Par le jeu de superposition et d’entrecroc des voix et des points de vue, il parvient à rendre visible la dureté de tels rapports. Ainsi peut-on avancer que la puissance analytique du réalisme stendhalien ne réside pas uniquement dans la précision de la *mimésis* : elle transparait aussi et surtout dans l’impressionnant dispositif de la mise en scène des discours, au fondement même de l’œuvre romanesque.

**Maxime Triquenaux, Université Lyon 2 (UMR 5611 LIRE)**

---

<sup>69</sup> Pour une interprétation différente, quoique non concurrente, du passage, voir Jean-Marie Roulin, « Masculin et pouvoir dans *Le Rouge et le Noir* », *art. cit.*, p. 111, qui analyse la « corporation » masculine comme la tentation de la constitution d’un groupe homosocial, à partir des propositions d’Eve Kosofsky Sedwick, *Between Men. English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985.

<sup>70</sup> Julia Kristeva, « Stendhal et la politique du regard. L’amour d’un égoïste », in *Histoires d’amour* [1983], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2007, p. 450.